

## La souricière

Hans-Jürgen Greif

Numéro 65, hiver 1996–1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Greif, H.-J. (1996). La souricière. *Nuit blanche*, (65), 31–35.

# La souricière

Antoine Dumoulot était le propriétaire d'une petite maison à dix minutes de marche de l'université, où il travaillait au service des admissions. « À mon âge, avait-il pensé, il faut faire un peu d'exercice. La marche, ce n'est pas un sport violent. Les médecins disent que ça fait beaucoup de bien. Le grand air, vingt minutes par jour, ce sera parfait. » Au début de la quarantaine, et dans un métier comme le sien, qui demandait surtout de la persévérance en position assise, un petit ventre allait de soi. La chute inexorable des cheveux ainsi que l'accumulation d'un peu de graisse à la hauteur de la taille, sur les joues et le cou étaient déplorables, certes, mais cela ne semblait pas gêner certaines dames.

« Tout bien pesé, je ne suis pas si mal », disait-il souvent devant le miroir, en se faisant la barbe et en taillant soigneusement sa moustache. Des années plus tôt, Marie Dugas, sa collègue préférée, lui avait confié que cette moustache mettait la touche finale à sa riche personnalité. Elle ne pouvait tout simplement pas s'imaginer monsieur Dumoulot sans ce mâle attribut. Il devait en prendre bien soin, avait-elle ajouté, en caressant furtivement les cheveux clairsemés de celui qu'elle croyait encore son chevalier attitré.

Mais Antoine se savait dorénavant du côté des perdants, des vieux. Les jeunes filles, si fraîches et croustillantes, le touchaient à peine d'un regard lors des formalités d'inscription. Autrefois, ces jours-là comptaient parmi les plus excitants de l'année : une semaine en septembre, puis une autre en janvier. D'immenses files d'attente se formaient et lui, installé derrière son bureau, sous l'écriteau « A à L, cas spéciaux », approuvait ou rejetait le choix des hordes d'étudiants, ou choisissait d'autres cours. Aux garçons, il annonçait plutôt froidement qu'ils devraient patienter jusqu'au prochain trimestre ; aux jeunes filles, il adressait un sourire, entre le niais et le béat, qu'il croyait charmeur. Quand l'une d'elles, particulièrement jolie, l'implorait de ses grands yeux effrayés, consternés

ou désespérés, submergée par le chagrin, il goûtait son pauvre pouvoir, les mains tremblantes de plaisir. Il finissait toujours par trouver une petite place aux plus convaincantes. Qui ne lui disaient même pas un mot de remerciement, bien sûr.

Les autres appelaient Antoine et Marie « le mulot » et « la souris », évidemment dans une allusion méchante à « Dumoulot », mais aussi sans doute à cause de leur aspect grisâtre, légèrement terreux à force de travailler ensemble dans ces alvéoles où le soleil ne s'aventurait jamais. Les deux amis se moquaient souverainement de ces surnoms. Ils s'entendaient à merveille, chacun grignotant consciencieusement sa montagne de dossiers. À peine celle-ci rasée à la fin de l'été, une nouvelle se formait pour septembre. Les ordinateurs faisaient désormais la basse besogne d'antan – classer, analyser, vérifier – et leur laissaient les mains libres pour la chasse aux fraudeurs, aux irréguliers, aux hors-la-loi qui tentaient de profiter des largesses du système universitaire. Le mulot et la souris restaient vigilants : personne ne pouvait leur faire prendre des vessies pour des lanternes.

Malheureusement, Antoine ne voulut rien remarquer des espoirs qui poussaient timidement dans l'alvéole voisine. Une banale camaraderie lui suffisait amplement. Pendant un an, la souris renouvela frénétiquement ses robes, multiplia les bijoux, changea de rouge à lèvres et de parfum, prêta à son mulot des livres aux titres évocateurs, où le mot « amour » revenait sans cesse. Rien n'y fit. Même les allusions de plus en plus précises sur ses talents domestiques s'évaporèrent sans laisser de trace. Lors de la fête de Noël organisée par les employés du bureau, elle joua ses dernières cartes : elle offrit à Antoine une vue plongeante dans son décolleté, lui versa du vin à volonté, le gava des meilleures bouchées, surveilla les paupières de son prince, se fit raccompagner au petit matin, à un moment, donc, où la victoire paraissait certaine. Ils



photo : A.-M. Cuéffineau

Hans-Jürgen Greif



pénétrèrent dans le deux-pièces de Marie, qui servit le café et adopta sur le canapé-lit des poses languissantes qu'Antoine ne remarqua pas. Ensuite, il voulut prendre congé en l'embrassant amicalement sur des joues dangereusement enflammées. Mais elle ne l'entendait pas ainsi. La souris devint une chatte, une tigresse même : elle lui serra résolument la tête entre ses longues griffes tout en envoyant une affreuse haleine, douce et écoeurante, lui colla sur les lèvres un baiser qu'il souffrit stoïquement. Pendant les vacances de Noël, Marie attendit vainement de ses nouvelles. À la reprise du travail, Antoine fit comme si de rien n'était. Amère, Marie se retira derrière sa pile « M à Z, cas spéciaux ». Elle attendait ; le jour viendrait où son gros nigaud se jetterait, repentant, à ses pieds.

Marie ne se trompait pas. La patience est la plus terrible des vertus ; lorsqu'elle est honorée par le temps, elle a un goût de triomphe. Et voici comment Antoine fut pris au piège :

Quelques mois après le regrettable incident de Noël, il s'était lancé dans une folle aventure. À cause de son traitement modeste, il habitait un trois-pièces dans un grand immeuble situé près de l'université. Mais lors des visites de sa mère ou de son frère il se sentit à l'étroit. Le canapé-lit ouvert dans le séjour semait le désordre. Dans la salle de bains traînaient des effets de toilette étrangers. Il possédait tout juste assez de vaisselle pour quatre personnes. Décidément, son appartement était trop petit pour recevoir des visiteurs.

Antoine découvrit un terrain dans une rue calme, à quelques pas du bureau, grand comme un mouchoir de poche, oublié du cadastre. Il rêva d'une demeure à lui, d'un jardinet. Lorsqu'il se confia à Marie, elle fit du bout des lèvres : « Les maisons, c'est pour des couples, des familles. Pour une personne seule, tant d'espace, c'est du pur gaspillage. » Il s'entêta, ne vivant que pour la construction de son *home*, comme il l'appelait affectueusement, une modeste demeure d'un seul étage : une salle de séjour combinée à la salle à manger, une étroite cuisine, deux chambres, une salle de bains. Hanté par la désagréable vision de serviettes trempées, de peignes et de brosses à dents appartenant à d'autres, il avait prévu au sous-sol une douche avec toilette ainsi qu'une chambre à l'usage exclusif des invités.

Antoine, le propriétaire, développa des manies inconnues au locataire de jadis. Depuis toujours, il avait aimé l'ordre. Mais dans sa maison, il devint un maniaque du ménage, un fanatique de la propreté. Les chaussures furent proscrites. Des pantoufles de feutre, en trois pointures, attendaient les invités de plus en plus rares. Au bout de deux ans, la maison d'Antoine ne respirait pas plus qu'une momie. Même la pelouse et le parterre de fleurs, minuscules et impeccables, paraissaient embaumés. La maison était aussi nette que la tête fraîchement tondu d'un militaire.

Un soir, on était au début de février, Antoine se sentit envahi par une mélancolie, un désir de couleurs, d'un souffle chaud venant du sud. Il rêvassait, s'attardait à la cafétéria de l'université. Autour de lui, il entendait le bourdonnement des groupes d'étudiants. Il se rappela sa maison morte et si belle pourtant, sa peine en fin de semaine, le frottage, le balayage, le lavage.

Il fallait bien vivre, mais pas à n'importe quel prix.

Au mot « prix », il se frappa le front. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ? Le quartier fourmillait pourtant d'étudiants et les propriétaires semblaient bien s'entendre avec eux. Sa clientèle, il la fréquentait ! Pendant une semaine, il se creusa la tête pour rédiger le texte de son annonce. Finalement, il afficha un peu partout sur le campus :

*À louer : sous-sol dans une maison bien tenue. Salle de bains privée, accès à la cuisine, si désiré. Secteur tranquille, près de l'université. Non-fumeur. Prix modique. Informations après 17 heures.*

Et il ajouta son numéro de téléphone.

Le soir même, le téléphone sonna aussi souvent qu'il l'avait fait depuis qu'il occupait la maison. Antoine écouta attentivement, ne promit rien à personne, espérant que la nuit allait lui porter conseil.

Il fit son choix. Le lendemain matin, avant même de se rendre au travail, il rappela un monsieur dont la voix grave, agréable, l'avait impressionné. Ils convinrent d'un rendez-vous le soir même.

Le jeune homme se présenta, avec un certain retard, entra doucement, enfila des pantoufles en feutre sans trop se faire prier, descendit au sous-sol, déclara qu'il vivrait volontiers chez monsieur Dumoulot. Puis il marchandait le prix, avec noblesse et dignité. De beaux gestes souples soulignaient chacune des phrases de son discours vif et doux à la fois. Il parlait à voix basse, demanda s'il pouvait disposer d'un réchaud électrique. Comme il travaillait tard le soir sur sa thèse de doctorat, il buvait des quantités énormes de café. Il recevait de temps en temps, vraiment, très rarement, et uniquement des collègues.

Devant tant de prévenance, Antoine céda. Il écoutait, ravi, le bel accent, les nasales raccourcies, les



terminaisons sonores et les R roulés pleins de charme. L'autre dit son nom, un beau nom bien viril, comme celui d'un héros de cinéma : Raúl.

Propriétaire et locataire échangèrent une poignée de main solennelle. Ce garçon semblait tout à fait digne de confiance. « Il faut que je sache combien de temps je garderai cette perle », se dit Antoine, enthousiasmé, en se frottant les mains comme s'il avait fait une bonne prise. « Raúl » – déjà il goûtait ce nom comme un fruit des tropiques, rare et chaud – « Raúl pourrait me tenir un peu lieu de famille. Si jamais il amène sa petite amie pour un week-end, je fermerai les yeux. Après tout, c'est un homme, il a besoin de... » il chercha le mot, rougissant comme s'il parlait tout haut, « émotions incontournables. »

Antoine passa une nuit agitée. Il s'apprêtait tout de même à franchir un pas important. Il songeait anxieusement au réchaud électrique qu'il avait promis dans un élan plein de sympathie pour cet étranger. Interdiction absolue de préparer autre chose que du café sur le réchaud. Il avait été trop prompt. On donne le petit doigt et ils prennent toute la main. Revenir sur sa promesse ? Impossible. Un homme ne revient jamais sur une promesse. Mais il ne fallait pas d'autres concessions. Ou bien Raúl se pliait à ses règles, ou bien il prenait la porte. Les filles du samedi, il voulait les voir d'abord. Sans pantoufles, elles ne traverseraient pas son *home*. À nouveau, Antoine regretta de ne pas disposer d'une entrée séparée pour le sous-sol. Marie avait peut-être raison, après tout. Qui sait quelle aventure l'attendait ! Il se redressa, frissonnant dans cette pièce sombre et basse.

Au bureau, les chiffres dansaient devant ses yeux. Quand il voulut faire part de son angoisse à Marie, elle lui dit, rancunière : « Ne viens pas te plaindre. Je t'avais prévenu. Il finira par s'installer dans ton réfrigérateur. Fais mettre au moins des serrures à toutes les portes d'en haut. Sinon, il fouinera partout. Qui sait s'il n'a pas déjà fait des doubles de tes clés. N'importe qui pourra venir chez toi, le jour ou la nuit. » Elle fit une pause pour permettre à Antoine de digérer ces sombres prédictions. Elle ajouta, avec la méchanceté de la femme dédaignée : « Qui connaît leurs desseins ? Quand tu ne seras pas là, ils pourront tout simplement vider ta maison et tu retrouveras peut-être tes affaires dans un marché aux puces. L'assurance et la police en feront une tête lorsqu'elles apprendront que tu as loué ton sous-sol sans leur en parler ! »

Antoine ne répondit rien, le cœur voulait lui sortir de la gorge. À midi, il était décidé de revenir sur sa parole. À quatre heures et demie, il courait dans une quincaillerie pour acheter le réchaud, traîna l'énorme caisse jusqu'à la maison. Cinq heures sonnaient. Il but un verre d'eau, respira profondément, avala un tranquilisant, ce qu'il s'offrait en de rares occasions seulement, tortilla impatientement sa moustache. Il attendait. Le type avait dit qu'il arriverait à cinq heures, avec armes et bagages.

Antoine se rendit compte que Marie lui manquait douloureusement.

Quand huit heures sonnèrent, Antoine se promenait toujours nerveusement de la cuisine à la salle à manger et au séjour, se plaçait à la fenêtre et espionnait la rue. Rien en vue. À neuf heures trente, Antoine, furieux, se jeta sur le réfrigérateur, en sortit une assiette recouverte d'un film transparent, la glissa dans le four à micro-ondes. Au même moment, une voiture délabrée se gara devant la porte. Le lampadaire éclairait quatre silhouettes sombres qui sortaient de nombreuses caisses de la malle arrière.

En moins de deux, Antoine arriva dans le vestibule. Trop tard. L'invasion avait commencé. Ils portaient tous des anoraks, des jeans et des bottes de travail couvertes de neige et de boue. Ils formaient une chaîne : l'un se tenait à la porte, par laquelle s'engouffrait un vent glacial. Il lançait une caisse après l'autre à l'avant-centre, un gars trapu, tout en sueur, qui les poussait à coups de bottes jusqu'à la porte de la cave où le troisième les recevait en haletant pour les trainer ensuite bruyamment dans l'escalier raide. Raúl, le gardien de but, empilait le tout dans un coin. « Étonnant, très étonnant », bégayait le propriétaire, tout surpris et qui, comme au ballon-chasseur, évitait les caisses de justesse et finit par se réfugier dans la salle de bains d'où il pouvait plus facilement surveiller le déroulement de l'action.

En bas, les trois costauds ainsi que le jeune homme distingué s'agitèrent encore un moment avant de remonter à la civilisation. Sans même s'intéresser à Antoine, ils soupesèrent d'un œil avide la salle à manger et le séjour ; ils ruminaient déjà peut-être un éventuel cambriolage dégénérant en un déménagement complet.

La porte s'était refermée bruyamment. Mélancolique, Antoine songea au repas refroidi et retourna s'asseoir à table. Il piqua sans entrain les légumes ramollis et mélangea le riz à la sauce visqueuse du ragoût de veau, une des trois spécialités apprises de sa mère.

« L'aventure vient de commencer », se dit-il solennellement en se couchant, l'estomac lourd. Au-dessous



de lui, on tirait et poussait encore ; le nouveau locataire ne se calma qu'aux premières lueurs du jour. Au lever, Antoine vola presque, faisant moins de bruit qu'une mouche. La peur de déranger le sommeil de l'autre lui donnait des ailes. Le plafond du sous-sol n'était pas insonorisé ; il l'avait constaté la veille. Sa douche sifflait et chantonnait, sa chasse d'eau mugissait de façon menaçante, son grille-pain émit un claquement sonore en crachant les toasts.

Quand il entra au bureau, Marie le regarda à la manière d'un médecin qui diagnostique les premiers symptômes d'une maladie sournoise. Mais elle ne dit rien. Antoine avait été un peu rasséréiné par l'air froid du matin. Maintenant, devant sa table de travail, la fatigue d'une nuit agitée et la tension de la veille le submergeaient. Ses rotules le faisaient souffrir : pendant que Raúl s'agitait au sous-sol, il avait effacé à genoux les plus vilaines taches laissées par ces déménageurs sauvages en frottant le tapis avec des chiffons et de l'eau savonneuse. Il décida d'avoir en fin de journée un entretien sérieux avec ce Sud-Américain. L'ordre devait être rétabli ; il fallait respecter des règlements. Ils arriveraient sûrement à s'entendre. Mais ses yeux piquaient, son cerveau restait vide, les chiffres s'estompaient. Il appuya son front sur ses bras croisés et s'assoupit au bureau, pour la première fois en quinze ans.

À peine rentré à la maison, Antoine entendit des voix à la porte. Du coin de l'œil, il vit deux silhouettes se glisser dans le corridor. Elles ne s'étaient pas arrêtées pour enfiler les pantoufles. C'en était trop ; demain, il afficherait à l'entrée du sous-sol les règles de la maison : 1) Le port des pantoufles est obligatoire ; 2) Les visites sont interdites. D'autres règles seraient ajoutées en fonction des infractions. Après trois manquements, l'entente entre propriétaire et locataire serait automatiquement annulée.

Antoine tendit l'oreille. Des voix lui parvinrent d'en bas, puis de la musique. Une femme chantait. Il ne comprenait pas ce qu'elle disait, il n'avait jamais été doué pour les langues. Marie-la-souris était maligne ; elle connaissait le monde, mieux que lui. Pendant la nuit du long baiser, il aurait dû l'embrasser, malgré l'horrible haleine. Avec Marie, on souhaitait avoir son nez ailleurs. Mais on ne peut quand même pas dire pareille chose à quelqu'un. Il n'y avait plus d'espoir de retour puisque le distingué jeune homme occupait le sous-sol, un compagnon lui avait rendu visite avec une chanteuse. Allez savoir dans combien de temps on entendrait un orchestre tonitruer. Règle numéro trois : La musique doit être mise en sourdine.

Cette nuit-là, il sombra dans un sommeil agité. De grand matin, le téléphone sonna. Le frère d'Antoine racontait une histoire confuse : leur mère avait fait une chute dans l'escalier et gisait maintenant à l'hôpital, la hanche fracturée. Des tintements de cloche se mêlaient à la voix du frère, comme s'il était dans une église. Non, il appelait de l'hôpital ; quelle question idiote, leur mère n'était pas morte. Elle n'arrêtait pas de demander Antoine, elle le voyait si rarement. Alors, flatté et soudain maître de la situation, Antoine annonça qu'il prendrait le train dans l'après-midi. Sur un ton majestueux, il ajouta qu'il serait au chevet de la souffrante au début de la soirée.

Il se rendit au bureau presque en courant, tellement il était heureux. Des pensées incohérentes l'occupaient : il devait d'abord s'occuper de sa mère. Cela n'était sûrement pas si grave, l'hôpital faisait sans doute pour le mieux. Dans la mesure du possible, il devrait convaincre son frère de s'occuper de la vieille dame. Il ne pouvait plus être question de sacrifier le Sud-Américain. Il lui tenait compagnie, il rapportait. C'était merveilleux de mener une guerre sur deux fronts – à la maison, les règlements ; dans sa ville natale, une mère malade. Tout arrivait à point. Il saurait prouver son caractère souverain à tout le monde, et à la souris en premier. Elle finirait peut-être par se rendre compte qu'il avait du sang chaud dans les veines. Il avait bien remarqué le regard d'admiration qu'elle jetait sur ses mollets. Il aurait aimé lui montrer aussi ses avant-bras noirs de poils. Comme tout le monde le plaignait au bureau en apprenant la mauvaise nouvelle et comme Marie avait l'air inquiet, il se dit : « Tout se passe pour le mieux. »

Il courut à la maison, n'y trouva pas le locataire, prépara soigneusement la vieille mallette de voyage à l'aspect presque neuf, laissa sur la première marche conduisant au sous-sol une note à l'intention de Raúl l'avisant qu'il s'absentait pour quelque temps et lui demandant de prendre soin de sa maison. Dans un accès d'angoisse, il ajouta : « Comme si c'était la vôtre. »

Le soir, il arriva chez sa mère. Elle avait eu plus de peur que de mal et demandait sans répit à être servie. Son frère faisait la navette entre l'infirmière de garde et la chambre. Antoine lui ordonna de se calmer, quitta l'hôpital. Cette nuit-là, en chef de famille, il reprit sa chambre chez sa mère. De mauvais souvenirs l'accablèrent lorsqu'il revit le logement de ses parents, les meubles abîmés, les dentelles bon marché devant les fenêtres, les tapis tissés à la machine. Pour se remonter, il songea au faste de son propre logis, au judicieux



mélange de couleurs douces dans le séjour, aux fauteuils confortables. Satisfait, avec un soupçon d'inquiétude, il pensa au locataire.

Antoine resta une semaine, réconfortant mère et frère, rangeant, ordonnant, se montrant souverain. Puis il repartit, tout joyeux. Il s'offrit le luxe d'un taxi. Avec un chauffeur, il se sentit encore plus sûr de lui. Il lui donna des ordres, lui indiqua le chemin le plus économique.

À la maison, toutes les lumières brillent. Pas seulement dans le séjour, mais dans les chambres également. Avant même de quitter le taxi, il entend de la musique. Les stores baissés l'empêchent de voir ce qui se passe à l'intérieur. Dérouté, il ouvre la porte. Le vacarme est énorme, avec des rythmes méridionaux. Des voix se mêlent à la musique, comme lors d'un rassemblement public. Des femmes crient quelque chose, en staccato et en roulant les R. De la cuisine s'échappe une odeur mordante qu'il ne reconnaît pas. En posant sa mallette dans le vestibule, il voit les trois paires de pantoufles réglementaires, sales, couvertes de taches de neige, piétinées, assassinées, témoins muets du délit que l'on vient de commettre. Dans la montagne de bottes à l'entrée, le désordre est tel que l'on ne distingue pas les paires.

La cuisine est peuplée de silhouettes féminines. Elles se tiennent devant le four, qui fut blanc, ainsi que près du dressoir. Un bourdonnement aigu emplit l'air. Des poêles et des chaudrons exhalent des vapeurs âcres. Des sorcières riantes aux chevelures noires lui donnent un verre rempli d'un liquide brun qu'il ne connaît pas et auquel il n'a pas envie de goûter.

Du côté du salon, des gens s'ébattent. La plupart sont enlacés. La lumière l'éblouit lorsqu'il passe à la salle à manger. De la chaîne stéréo s'échappe une musique démoniaque. Là, on s'entasse comme si l'on craignait de tomber à terre en s'évanouissant. Certains sont allongés et semblent dormir malgré le bruit. D'autres frétilent encore ; ils se tripotent au rythme de la musique. Antoine passe entre les couples, personne ne le remarque.

Il n'a plus rien à dire, il a perdu tous ses droits. Dans les chambres, les lits sont occupés. La porte de l'armoire bâille. Des invités y ont peut-être lancé leurs vêtements. Ils ne portent pas grand-chose sur eux. Dans la salle de bains, il y en a qui sont nus et font la queue devant la douche, sagement, deux par deux, comme à l'école. Antoine éprouve de la honte : ils sont beaux. Désormais, il ne pourra exhiber que ses mollets musclés. La musique enterre le bruit de la douche. On bouge derrière le rideau entr'ouvert et de grandes flaquas d'eau recouvrent les carreaux du sol qu'il espère étanche.

Dans l'escalier menant au sous-sol, il trébuche sur des corps qui attendent quelque chose. Il murmure des excuses. Quelques personnes se roulent sur le lit de Raúl, entre les caisses et les malles, plus nombreuses qu'à l'arrivée du jeune homme distingué. D'en haut lui parvient un fracas de pieds qui traînent, d'objets que l'on pousse, de craquements si brusques qu'il croit que les poutres vont se rompre. La chaleur en bas rappelle une serre. Sur la table, le réchaud est en action. Dans des chaudrons qu'Antoine n'a jamais vus il y a un bouillonnement diabolique. Des individus brassent la décoction avec de longues cuillers, remplissent de petits verres qu'ils font circuler.

Antoine remonte, se fraie un chemin en tâtonnant. Il lui semble que d'autres personnes sont arrivées. La porte d'entrée est grande ouverte, invitante. La foule combat l'air froid par sa chaleur tropicale. Antoine enfle son manteau, réussit à trouver ses bottes enterrées. Il prend sa mallette, se glisse dehors, referme soigneusement la porte, prend ses jambes à son cou. Il marche au hasard dans la nuit et se retrouve devant l'immeuble où habite Marie.

Antoine pénètre dans l'ermitage de deux pièces, s'assoit sans mot dire dans un fauteuil, aussi loin que possible de la lumière. La mallette se trouve à côté de lui, il n'ose pas regarder Marie. Ce logement ronronne de plaisir. Et Marie n'est pas vraiment une souris, elle est une chatte qui attend patiemment, prépare une tasse de thé. La porcelaine, le calme du troisième étage que les autres locataires ne viennent pas troubler, rassurent Antoine ; cependant, ses joues grasses tremblent, ainsi que sa moustache.

S'asseyant près de lui, Marie caresse les couettes éparses sur le crâne de son ami. Déjà, il se sent mieux. Il a besoin de tendresse. Marie lui indique la salle de bains. Antoine prend sa mallette et s'enferme dans cette pièce qui est joliment en ordre et tiède à souhaits. Le verre près du lavabo ne contient qu'une seule brosse à dents. Il reste encore de la place pour une autre. Il s'installe alors sur le couvercle de la toilette, appuie ses coudes sur ses genoux, enfonce le visage dans ses mains et pleure jusqu'à ce que Marie-la-chatte vienne le chercher et le couche dans son lit. Son haleine n'est pas si mauvaise, Antoine pourra s'y habituer. **NS**